

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Pagination continue.



Vol. I, No 11

Petit Seminaire de Chicoutimi, 21 Mai 1898

## HISTOIRE DE CHICOUTIMI

(Suite)

### CHAPITRE IV:

#### LES POSTES

C'est en 1676, nous l'avons dit, que fut construite la maison du *Poste* de Chicoutimi. Elle s'élevait au bord du Saguenay, sur une pointe de rocher, en amont de l'embouchure de la Rivière Chicoutimi, en bas du *Côteau du Portage*, à quelques arpents de la Chapelle, et occupait à peu près le site de l'ancien magasin Price. Tout l'établissement consistait en une maison, où logeait le commis de la Compagnie locataire du *Domaine du Roi*, en un hangar où l'on emmagasinait les marchandises et les provisions, et en une poudrière, construite en pierre celle-ci, pour prévenir les accidents.

L'hiver, la vie des habitants de ce *Poste* était des plus monotones, et le silence solennel et profond de la solitude planait pendant six mois sur ce coin de terre ignoré du reste des hommes.

Le printemps amenait ordinairement un vaisseau portant des traites, des vivres, des marchandises, parfois le missionnaire qui y venait rencontrer ses sauvages, les catéchiser et leur administrer les sacrements.

L'établissement de ce *Poste* et la construction de la Chapelle, avec la visite annuelle du missionnaire, avaient eu pour effet de dispenser les sauvages des tribus avoisinan-

tes de se rendre à Tadoussac. Ils trouvaient maintenant à Chicoutimi tout ce qu'ils allaient autrefois chercher au bord du Saint-Laurent, et dressaient pour quelques mois leurs wigwams autour de la chapelle et du *Poste*.

Pendant la longue période qui s'étend depuis la construction de la première chapelle et du premier *Poste*, de 1676 à 1720, il y a peu de chose qui sorte de l'ordinaire. Le *Poste*, reste toujours, mais les missionnaires pendant vingt ans, de 1700 à 1720, ne paraissent plus. Les Jésuites concentrent le zèle et leurs efforts sur d'autres points de la colonie où les réclament des besoins urgents et où ils voient leur apostolat porter des fruits plus abondants.

Après le départ du P. de Crépeul même, qui fut forcé par la maladie et les ans, de quitter ses chères ouailles en 1697, aucun missionnaire ne fut chargé expressément de la mission de Saint-François-Xavier de Chicoutimi.

Le P. Boucher, 1675-1679, le P. Morain 1678, le P. Silvy, 1678-1679, les PP. Ennemond et Masse et le Frère Malherbe ne font que passer à Chicoutimi, et séjournent au Lac St-Jean, à Métabetchouan. Là, les Jésuites avaient une mission florissante, la mission St-Charles, qui fut pendant quelques années le point de ralliement de leurs missionnaires, comme le chef-lieu de leurs opérations.

(A suivre)

LIVIVS.

#### UN MALIN

Quelqu'un nous informe que le *Soleil*, de Québec, — après avoir reproduit la phrase suivante du compte rendu que nous avons publié des récentes fêtes de Québec : "Eglise de Québec, la série de tes grands évêques s'est rouverte," — demande à l'OISEAU-MOUCHE de lui dire "quand cette série s'était fermée."

On a donc déjà oublié, dans les bureaux du *Soleil*, que S. E. le cardinal Taschereau est décédé le 12 avril, et que, le 20 du même mois, S. G. Mgr Bégin a été intronisé archevêque de Québec ?

Il y a des absences de mémoire qui sont vraiment étranges. Le cas du pauvre confrère fait assurément pitié.

#### MALIN AUSSI LE "SIGNAL"

Voyez ce qu'il dit :

"Nous lisons dans l'"Oiseau-Mouche" : "Oui, à plus tard le travail historique de "Livius"; à plus tard l'arrivée à Mistassini de notre "reporteur en vacances"; à plus tard un article de la "N.W. Review", qui nous a bellement repris d'une faute de traduction; à plus tard l'expression de nos sympathies pour la vaillante Espagne; à notre revue bibliographique qui s'allonge toujours; à plus tard, même le récit de "voyage de "Laurentides" qui ne s'allonge pas moins."

"Les lecteurs de l'"Oiseau-Mouche" sont plus heureux que Nulty, au moins ils ont un sursis."

Pour semblable raison, il nous sera bien permis de sympathiser avec les pauvres lecteurs du *Signal* qui, si l'on poursuivait la pensée du trop malin confrère, se trouveraient par trop à partager le sort de Tom Nulty, et ne pourraient espérer eux-mêmes le moindre sursis.

Qu'ils ne cessent de réclamer, car les comptes à dormir debout du *Signal* finiront par les endormir pour toujours.

## L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

**HUBERT BRASSARD,**

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,  
Séminaire de Chicoutimi,  
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 21 mai 1898

## La civilisation moderne et la guerre

La guerre, c'est triste et terrible !

Avec la liberté, l'égalité et la fraternité on avait prétendu mettre fin à ce passe-temps cruel de l'humanité; mais ces trois mots, échos au sein de la Terreur, tombés des lèvres des monstres de la Révolution n'ont pas mieux fait pour rétablir la paix que pour rendre l'homme libre et heureux. Toutes les promesses qu'ils contenaient ont fait la plus évidente banqueroute : la liberté a produit l'asservissement de l'homme dont on fait une machine ; l'égalité a donné le monopole et l'impôt écrasant, et la fraternité a enfanté les massacres de la commune, les assassinats des chefs de nations et les boucheries qu'on appelle aujourd'hui la guerre. Voilà le bilan de la civilisation moderne, de cette soi-disant ère de lumière et de progrès que l'on fait commencer à la " Déclaration des droits de l'homme."

Ère de lumière qui enténébre toutes les notions de la saine morale, du droit et de la justice, ère de progrès dont le résultat le plus net est le retour de l'homme à la violence et à la barbarie, ère de lumière et de progrès qui rabaisse l'homme intelligent et le soumet à la brutalité de la matière.

Nous n'écrivons pas là de vaines tirades. N'est-ce pas au contraire la pure et simple vérité ?

Mais faut-il déclarer la guerre au progrès moderne ?

Non. Si le progrès moderne n'a

pas eu de meilleurs effets, ce n'est pas sa faute. Le progrès n'a pas de responsabilité, lui ; il n'est pas un être intelligent ; il est un moyen, un instrument aux mains de l'homme intelligent, un moyen dont il peut user s'il le veut pour mieux servir son auteur. Le mal n'est donc pas dans le progrès même. Il est dans ceux qui se sont fait contre Dieu une arme de ce progrès. Fier des quelques lueurs de vérité que l'éternelle Intelligence lui a données, l'esprit humain a voulu La chasser de ce monde. La Révolution a engendré l'impiété ; l'impiété, l'athéisme ; l'athéisme mène à la barbarie, quand il ne la suppose pas déjà.

Dieu hors du monde, hors du cœur de l'homme, c'est l'homme se constituant son propre Dieu, sa propre fin ; c'est l'homme dépouillé de toute pensée noble, de tout idéal, c'est l'intelligence asservie par les sens et la matière, c'est l'abrutissement parfait.

C'est le règne de l'or et du Né : la sensualité et la brutalité.

Avec ces deux éléments une guerre se déclare contre le droit, et se justifie par la force.

Avec ces deux éléments, le prétendu concert des puissances laisse massacrer 200,000 Arméniens chrétiens sous le cimetière musulman, broyer la généreuse Grèce sous le talon du Turc ; il laissera anéantir l'Espagne pour intervenir seulement au partage.

La raison du plus fort est la meilleure.

Encore le plus fort avait-il autrefois quelque mérite. On se battait de près, on mesurait ses forces et son habileté ; la valeur comptait. Aujourd'hui, rien de tout cela. C'est la machine qui tue de plus loin qui l'emporte. Il est passé le temps où l'on disait : "Tirez les premiers, Messieurs les Anglais." Plus de ces procédés, grâce auxquels les sentiments d'une véritable humanité survivaient dans tous les cœurs après la défaite ou la victoire. La guerre est devenue une chasse inhumaine—la chasse à l'homme—semblable à la chasse à l'ours et au tigre. La bravoure consiste à avoir des canons à tir rapide et à longue portée, à se mettre bien à couvert et à prendre garde de manquer son homme.

Celui qui, voyant ses armes in-

suffisantes, ne saurait pas fuir ou se rendre tout de suite serait un fou. Sa bravoure serait un lâche suicide. L'homme galvanisé par l'or et le fer ne comprend plus l'héroïsme même chez les autres.

C'est à bon droit que tous les peuples, où l'Évangile a été conservé dans son intégrité, où règne par conséquent, théoriquement du moins, l'esprit chrétien, considèrent la guerre hispano-américaine comme injuste.

Si un voisin peut intervenir dans une difficulté de famille, ce ne doit pas être pour soutenir les enfants rebelles, mais pour aider le père de famille à rétablir l'ordre dans sa maison.

Cela n'attaque pas la conduite des catholiques américains et ne les rend pas coupables ; car, en loyaux sujets de leur pays, ils doivent obéir à leurs gouvernants tant que l'injustice de la guerre ne leur sera pas évidemment démontrée. La faute est aux gouvernants.

De ce chef, il est permis d'admirer au point de vue stratégique le brillant exploit de l'amiral Dewey à Manille. Il a fait preuve d'une noble audace. C'est un preux.

Au moment où nous écrivons, la guerre se poursuit à Cuba avec des chances à peu près égales. Les Espagnols sont fidèles à leur glorieux passé et contrebalancent par leur activité et leur courage le nombre de leurs ennemis.

Mais il paraît certain qu'ils devront succomber, s'ils sont laissés à eux-mêmes, et le noble drapeau de l'Espagne, planté sur le sol du Nouveau-Monde par l'immortel Christophe Colomb, sera forcé de repasser définitivement les mers.

Si le concert européen signifiait quelque chose, il interviendrait pour sauvegarder à la fin du moins les droits du plus faible ; il est fort à présumer toutefois qu'il ne s'affirme que dans le partage des dépouilles. *Vae victis !*

Il y a pourtant dans le Vieux-Monde bien des nobles cœurs ; les masses populaires y ont encore le sentiment du droit ; mais les gouvernements y sont pour la plupart entre les mains de francs-maçons, de spéculateurs sans âme ou de politiciens dont le principal souci est la conservation du pouvoir.

Il y a donc peu d'espoir de ce côté.

La catholique Espagne n'a enfin de secours à attendre que du Dieu des armées. Et qui peut sonder les vues de la Providence sur les nations ? Il vient un temps où les fidèles subissent leur épreuve et expient, où les Philistins triomphent d'Israël.

Nous ne voulons rien préjuger. Nous restons dans les probabilités ; car l'OISEAU-MOUCHE n'a nulle envie de se constituer l'arbitre des nations.

LIVIVS.

### IN MEMORIAM

Nous avons eu la douleur d'apprendre cette semaine la mort de M. Eloi Tremblay, étudiant en loi à l'Université Laval, à Montréal. Ses funérailles ont eu lieu aujourd'hui même à Saint-Félicien, où réside sa famille.

M. Eloi Tremblay était un de nos anciens élèves les plus estimés. Entré jeune au Séminaire, il y fit tout son cours, et se distingua constamment par une piété solide et un ardent amour du travail. Ses études classiques terminées, il alla à Montréal pour y faire son droit. Comme plusieurs autres de nos chers jeunes gens, il n'apportait dans la Métropole pour toute fortune que son courage, sa confiance en Dieu, la fermeté de ses principes et un inviolable attachement aux pratiques religieuses dont il s'était fait au Séminaire une si louable habitude. Durant deux ans on le vit travailler jour et nuit pour se procurer les moyens de compléter ses études universitaires. Rien ne put ébranler son courage, ni même altérer sa santé.

À l'Université, il garda ses habitudes du collège ; l'exemple, trop ordinairement du mauvais exemple, trop ordinairement dans les grandes villes, n'eut aucune prise sur cette âme fortement trempée et façonnée de longue main à la pratique des vertus chrétiennes. Il aimait son Alma Mater. Avec quel bonheur il y revenait et comme il s'empressait d'aller à la rencontre de ceux de ses anciens maîtres qui passaient de temps à autre à Montréal.

Ceux des nôtres qui furent ses compagnons d'étude le chérissaient comme un frère ; volontiers il leur servait de Mentor, et, sa conduite irréprochable, ses bons conseils, son ardente amitié n'ont pas peu contribué à maintenir dans notre petite colonie montréalaise l'excellent esprit qui l'anime et qui fait notre consolation.

C'est la troisième fois que la mort vient frapper à notre porte cette année, et chaque fois elle a brisé les espérances apparemment les mieux fondées. Bénissons les impénétrables secrets de Dieu.

Que la famille du cher défunt veuille bien recevoir l'expression de notre profonde sympathie.

### VIVE LA MAGIE !

Jeudi dernier, nous avons du nouveau dans notre salle de récréation, et

du très amusant : une séance de prestidigitation, autrement dit, de la magie... blanche. M. Bernier, un prestidigateur de grande renommée, nous a tenus là suspendus à... ses doigts, pendant deux heures entières. Assurément, les magiciens de Pharaon n'auraient pas mieux réussi ce soir-là. M. Bernier, tout en faisant ses tours de passe-passe, sait aussi capter l'attention de son auditoire, en causant agréablement avec lui. Cette fois, il s'est surpassé. On dit que c'est dans l'ordre, et que plus un magicien parle, mieux vont ses affaires. Aussi, nous étions épatés, tant il faisait des choses surprenantes. Pendant que tout le peuple écolier regardait avec attention ce qui se passait sur la scène, et qu'un silence d'église régnait dans notre salle, il nous est même arrivé d'entendre murmurer : "Il a le diable au corps." C'est un euphémisme d'écolier. Le prestidigateur faisait toutes ces merveilles, au moyen de la petite baguette traditionnelle. Je ne saurais vous dire de quel bois elle était. Mais c'est par sa vertu, apparemment, qu'il vous transportait instantanément un objet d'un lieu à l'autre. Chose incroyable, il est allé chercher un œuf dans les pans de la veste d'un élève. Oui, un œuf, bel et bien ! Evidemment notre confrère n'était pas complice du prestidigateur. Vous me demanderez comment cela s'est fait. C'est ce que je me demande aussi. Il remplit de son, sous nos yeux, un vase qu'il frappe trois fois de sa baguette magique. Q'arrive-t-il ? L'auditoire regarde avec de grands yeux. Ceci n'est pas moins merveilleux que l'histoire de l'œuf. Le son a été métamorphosé en bonbons. C'est surprenant, n'est-ce pas ? Mais c'est véritable ; et les bonbons étaient délicieux. Nous y avons tous goûté. M. Bernier seul pourrait nous expliquer la métamorphose qui s'est opérée sous nos yeux.

Il serait trop long d'énumérer ce que nous avons vu de mirobolant pendant cette séance. Ajoutons toutefois que certains petits confrères ont encore été plus renversés que nous. Ils avaient été invités par le magicien pour voir comment se faisaient ses tours et les expliquer ensuite. Mais, hélas ! ils ont eu beau écarquiller les yeux, guetter tous les mouvements du prestidigateur : peine inutile, les cartes à jouer, les dés, les anneaux, le fameux œuf dont j'ai parlé plus haut, paraissaient, disparaissaient comme par enchantement, et les braves petits n'y voyaient que du feu. Malgré les savantes explications qu'ils ont entendues, ils ne sont pas plus capables qu'auparavant de faire la moindre petite magie. En somme, soirée intéressante et très amusante.

ARTHUR BOURGOING,  
élève de rhétorique.

### A Saint-Alphonse

Non, non, jamais notre dortoir n'avait été témoin d'un spectacle pareil. Pensez donc, à quatre heures du matin, heure où tous les

écoliers ont coutume de dormir encore bien profondément, presque tous avaient la tête hors du nid, et interrogeaient le temps. Si quelqu'un d'entre vous se fut trouvé là (je dirais bien chers lecteurs, mais c'est si commun à présent) il aurait vu la tristesse et même la colère peinte sur bien des visages. Mais me direz-vous qu'elle était donc la cause de tout ce remue-ménage et de cette mauvaise humeur ? Ecoutez... Les heureux lecteurs de l'*Oiseau-Mouche* ont dû lire sur le beau plumage de ce charmant oiseau que le quatre mai les écoliers ont *chômé* la fête de M. le Supérieur, et que la journée c'est terminée par une magnifique soirée. Eh ! bien, le lendemain ceux qui avaient contribué plus particulièrement au succès de la fête, les acteurs, les membres de l'Union Sainte-Cécile avaient obtenue la permission d'aller faire un pique-nique à Saint-Alphonse. Imaginez-vous donc ! un pique-nique à Saint-Alphonse ! ! Quel beau voyage ! Quel plaisir ! ... Nous avions *roulé* 50,000 projets dans nos têtes, et nous attendions avec impatience le soleil du lendemain. Mais au lieu de soleil, ce n'était que neige, tempête et poudrière. N'était-ce pas enrageant ? Tout de même on entendait chuchoter partout : "Nous allons faire notre pique-nique quand même." Aussi après la messe, encouragés par le sifflement aigu du "Kénogami" qui nous attendait au "quai" nous prenions vite nos instruments, nos cahiers de musique et nous nous mettions en route. Le temps semblait maintenant nous favoriser, car une brise de Nord-Ouest commençait à souffler doucement, c'était bon signe.

J'ai parlé tantôt du "Kénogami". Oui, c'était ce charmant petit bateau à vapeur qui devait nous conduire à Saint-Alphonse. M. D. Blair avait eu la délicatesse de le mettre à notre disposition. Ce bateau était trop petit pour nous loger tous, les organisateurs du voyage lui avaient assigné le rôle de remorquer un gros bateau à voile qui devait nous porter tous. Au lieu de tendre la voile comme à l'ordinaire, celui-ci en avait fait une tente où nous devions nous abriter, et ses mâts ne déployaient au vent que des drapeaux. Nous nous embarquons donc au milieu de hurras et des éclats de la fanfare, et nous filons... non pas sur l'Europe, mais bien vers la Baie des Ha ! Ha ! Vous donner tous les détails de notre voyage d'aller serait trop long. Qu'il suffise de vous dire que ce n'était que chant et musique de toute sorte, que l'écho répétait de montagne en montagne. Surtout, la chanson "Vive la Canadienne" a été plusieurs fois chantée et applaudie. Enfin, après quatre heures de marche, (oui quatre heures, car il fait un vent terrible) nous touchons au "quai" de Saint-Alphonse. Un incident assez drôle s'est produit en arrivant. Ceux qui jouaient de la fanfare ne voyaient pas le "quai," et lorsque le bateau est venu s'y heurter, presque tous les musiciens ont perdu la mesure et fait brusquement deux ou trois pas en avant en criant le mot de M. Porképick : *Shocking !*

Nous mettions le pied sur ce sol Saint-Alphonsien quand le soleil qui, jusque-là s'était tenu caché, fit son apparition. Quel beau climat !

Souhaiter la bienvenue aux paroissiens qui étaient venus nous recevoir au "quai", nous mettre en rang et nous diriger vers l'église fut l'affaire d'un moment. M. l'abbé Henri Cimon, curé de Saint-Alphonse, était revenu de Chicoutimi avec nous. Il aurait bien voulu nous emmener tous dîner avec lui, mais sa table était trop petite pour une pareille noce, il a mis à notre disposition, avec l'agrément de messieurs les commissaires, tout le deuxième étage de la maison d'école. Les enfants ont eu congé ce jour-là. Nous étions logés royalement, et il ne s'agissait plus que de faire des "crêpes." Cela ne tarda guère. On chauffe le poêle, on détrempe la pâte et en avant les poêlons ! J'allais oublier ceci. Nous avions apporté des aliments en abondance et de toutes sortes, mais il nous manquait des ustensiles. Heureusement M. le curé et quelques autres citoyens sont venus nous dire que si nous avions besoin de quelque chose en ce genre ils se feraient un plaisir de nous le prêter.

En peu de temps plats, assiettes, soucoupes, couteaux, cuillères, fourchettes, arrivaient à la douzaine. Le dîner ne s'est pas fait attendre longtemps. Au premier signal, les bancs étaient garnis de dîneurs à l'air terrible et la bataille commençait. Les "crêpes," cernées de toutes parts, furent obligées de rendre à discrétion et on en fit un massacre épouvantable. Il est tel de mes amis qui en a égorgé cinq pour sa part. Après dîner, il a bien fallu prendre un peu d'exercice, et nous nous en sommes donné à cœur joie pendant plus d'une heure. Vers 3 1/2 heures nous avons été visiter M. le curé chez lui. Nous garderons longtemps le souvenir de la cordiale réception qu'il nous a faite. Il nous a fait voir le lit sur lequel a expiré M. le curé Sirois de douce mémoire. A 4 heures, salut solennel, où la fanfare et l'Union Sainte-Cécile font merveille. Après le salut, près du presbytère, M. le curé Cimon a parlé quelques instants puis ont succédé des hourras et des hourras !

Nous étions sous l'impression que le départ aurait lieu à 6 heures, et la tristesse apparaissait déjà sur plus d'un front, lorsque notre capitaine nous fit dire que nous allions attendre la marée montante et que nous ne partirions que vers huit heures. Jugez de notre joie. Encore deux heures à Saint-Alphonse, deux heures encore à admirer ces belles choses qu'on ne voit point ailleurs. Enfin à 8 heures il a bien fallu lever le pied, et nous nous sommes rendus au "quai" en criant des hourras à n'en plus finir.

Une voix disait : trois hourras pour M. le curé ; une autre : trois hourras pour les commissaires ; une autre : trois hourras pour ceux qui ont prêté quelque chose, trois hourras pour celui-ci, trois hourras pour celui-là ! Et un écho formidable répétait chacune de ces exclamations. Certainement, ceux qui étaient là ont dû être étonnés de la force de nos poumons.

Ah, j'allais oublier : Les paroissiens qui étaient sur le "quai" à notre départ, M. le Curé en tête, se sont mis à chanter : " Bonsoir, mes amis, bonsoir !" Je vous assure que les écoliers ouvraient les oreilles ; ils ne s'atten-

daient pas à entendre à Saint-Alphonse une musique pareille. Mais je m'attarde... Enfin... zing ! zing ! et nous partons. Mais à peine avons-nous laissé le quai que : pif ! paf ! pouf ! pif ! paf ! pouf ! Qu'est cela ? C'était (jugez de la diplomatie des gens de Saint-Alphonse) une fusillade que les paroissiens avaient organisée. Nous rassemblons alors toutes nos forces et nous lançons aux quatre coins du ciel les plus formidables hourrahs qui aient jamais retenti sur terre. Voyager de nuit sur un bateau ouvert à tous les vents n'est pas, ordinairement, chose très agréable, mais cette fois-là nous avons brisé toutes les anciennes coutumes à ce sujet, et notre retour a été très amusant. Tout le temps nous avons chanté, crié, joué de la "bande", et surtout nous avons eu grand soin de réveiller ceux qui succombaient au sommeil. L'un s'éveillait traîné par la jambe, l'autre avec la corde au cou, prêt à être élevé à la potence, etc.

Pendant une partie du voyage le "Kénogami" a été obligé de remorquer un yacht, ce qui a retardé encore notre marche. De sorte que nous sommes arrivés à Chicoutimi, devinez à quelle heure ?... à une heure après minuit. M. le Directeur, qui prévoit tout, et qui savait bien que nous n'aurions pas très chaud, nous avait préparé un verre de... quelque chose. Je crois que c'était du champagne. Ainsi remis, nous escaladons le dortoir à 2 heures. Il était temps. nous n'en pouvions plus... Le lendemain, la cloche du réveil eut beau sonner bien plus tard que d'habitude, pour nous ménager, nous ne la primes pas tout de suite au sérieux et il fallut que le maître vint un peu nous pincer les oreilles pour nous décider à rentrer dans la vie réelle. Nous rêvions que nous étions encore à la Baie des Ha ! Ha ! et nous nous obstinions à y rester.

EUGÈNE TREMBLAY,  
Elève de Belles-Lettres.

## IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Les traits d'esprit sont nombreux, et aucun ne manque son but, grâce à la bonne volonté des convives. A la table voisine un monsieur et une dame paraissent nous regarder avec étonnement ; notre langage et nos manières dénotent une origine française, mais laissent voir en même temps que nous ne venons pas de France.

Ne laissons pas Tivoli sans donner un souvenir d'admiration à son illustre citoyenne, sainte Symphorose, et à ses sept fils. Veuve d'un martyr, cette pieuse femme vivait dans la solitude tout entière au soin de servir Dieu et d'élever sa famille.

Un jour elle est mandée auprès de l'empereur. On voulait faire la dédicace d'un temple, et les aruspices, refusant de parler devant les entrailles fumantes des victi-

mes, jetaient toute la responsabilité de leur silence sur la chrétienne Symphorose. En face du puissant Adrien qui voulait lui faire renier sa foi elle resta inébranlable ; les promesses, les menaces ne purent rien sur elle ; et, spectacle digne du ciel, on vit une mère sacrifier la vie de tous ses enfants et la sienne propre plutôt que d'offrir un encens idolâtre.

O paganisme ! pendant les quarante siècles qu'a duré ton dur et avilissant esclavage, as-tu été témoin de pareil héroïsme ? Oh ; non ; le faux ne produit pas la fleur du pur sacrifice, tandis qu'elle sort naturellement de la tige de la vérité que le Christ a apporté à la terre.

## SUBIACO

L'Anio qui traverse Tivoli et va se jeter dans le Tibre non loin de Rome, prend sa source dans les montagnes de la Sabine. Il descend avec impétuosité des hauteurs et se précipite dans des gorges profondes. C'est là qu'autrefois vint chercher un refuge contre les séductions du monde un jeune patricien nommé Benoit. Il était jeune ; sa naissance, ses talents lui ouvraient un brillant avenir, mais la corruption de la jeunesse des universités l'avait dégoûté de la vie du siècle, et il avait décidé d'aller s'ensevelir dans une retraite lointaine et profonde.

Pendant trois ans il vécut complètement seul avec Dieu dans une caverne sombre et étroite où ne pouvaient pénétrer les rayons du soleil, une sorte de tanière adossée à la montagne. Il fut alors rencontré par des bergers qui le prirent pour une bête fauve à cause des peaux de bête qui le couvraient. Sa retraite étant ainsi découverte, il dut se laisser approcher par ses semblables ; des disciples voulurent se mettre sous sa conduite ; son humilité dut céder devant leurs instances et la volonté de Dieu ; c'est ainsi que commença l'Ordre à jamais célèbre des Bénédictins qui se développa merveilleusement. Plus tard Benoit alla fonder sa maison principale sur le sommet du mont Cassin alors habité par des adorateurs des idoles, et c'est là qu'il écrivit la règle qui porte son nom. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est au pays des Sabins que l'Ordre bénédictin a son berceau.

(A suivre) LAURENTIDES.